

DOSSIER DE PRESSE

LA
VEILLÉE présente



ILLUSIONS

D'IVAN VIRIPAEV

DU 17 MARS AU 11 AVRIL 2015

Partenaire de production



Le Groupe de la Veillée est heureux de présenter
Illusions, une deuxième œuvre d'Ivan Viripaev,
figure majeure de la nouvelle dramaturgie russe.

La première pièce de Viripaev produite et présentée par Le Groupe de la Veillée,
Oxygène, a remporté le **Prix de la critique «meilleure production»**
de la saison 2013-2014.

Ce Prix était remis par l'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCT),
dans la catégorie « Montréal » .

LA VEILLÉE

PARTENAIRE
DE SAISON

QUÉBECOR



ILLUSIONS

TEXTE

Ivan Viripaev

MISE EN SCÈNE

Florent Siaud

TRADUCTION

Tania Moguilevskaia

Gilles Morel

AVEC

Paul Ahmarani

David Boutin

Evelyne de la Chenelière

Marie-Eve Pelletier

SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES

Romain Fabre

ÉCLAIRAGES

Nicolas Descôteaux

CONCEPTION SONORE

Julien Éclancher

VIDÉO

David B. Ricard

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE

Rosalie Leblanc Houle

Partenaire de production



THÉÂTRE
PROSPERO

SOMMAIRE

RÉSUMÉ DE LA PIÈCE	Page 5
IVAN VIRIPAËV BIOGRAPHIE	Page 6
ŒUVRES DE IVAN VIRIPAËV	Page 8
MOT DU METTEUR EN SCÈNE	Page 9
PARCOURS DE FLORENT SIAUD	Page 10
ENTRETIEN AVEC FLORENT SIAUD	Page 11
LES INTERPRÈTES & LES CONCEPTEURS	Page 16
EXTRAITS DE LA PIÈCE	Page 21

RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

.....

Sur la scène, ils sont quatre : deux femmes, deux hommes, dans la trentaine, sans nom ou prénom... on pourrait dire anonymes. Ils racontent l'histoire de quatre autres personnes, deux femmes et deux hommes aussi, leurs vies, leurs amours, leurs disparitions, celles de Sandra, Dennis, Albert et Margaret plus âgés de presque un demi-siècle de ceux qui les racontent. Mais rien n'indique qu'il y ait quelque parenté entre eux.

Quatre vies, celles de deux couples unis dans une relation conjugale «assez traditionnelle» on peut dire. Sandra est mariée à Dennis, Margaret à Albert. Tous soudés par une amitié à vie. Mais entre eux, les amours se croisent, les confusions amoureuses s'installent. Rencontres, relations, conversations, fascinations réciproques, attirances, puis les aveux, les confidences. Leurs amours bougent, se déplacent, se multiplient, amours-amitiés, amitiés-amours. Puis la vieillesse, la maladie, la mort...

L'histoire, intemporelle et universelle, parle de nous tous, de vous, d'*ils*, d'*elles*. C'est là sa force, elle nous concerne.

Et ces Illusions, en quoi consistent-elles ? Peut-on tout simplement penser que l'amour est illusoire ? Peut-être, aussi. Ou la force d'amour réside-t-elle exactement dans ses illusions ? Viripaev nous dit-il que la force de vie est précisément là, qu'elle résulte de nos illusions et confusions ? Que la plénitude n'est possible que si nous vivons pleinement dans, avec et à travers nos illusions ? Voilà quelques soupçons et incertitudes que nous pouvons arracher à ce texte au titre mystérieux d'*Illusions*.

IVAN VIRIPAEV



Auteur, comédien et metteur en scène, Ivan Viripaev est né à Irkoust en Sibérie en 1974. En 1995, il termine ses études théâtrales à l'école de théâtre de sa ville natale. Il débute sa carrière comme comédien, tour à tour au théâtre dramatique de Magadan en Sibérie et au Théâtre du Drame et de la Comédie dans la ville de Petropavlovsk (Kamtchatka). De retour à Irkoust, il fonde sa propre compagnie « Espace du jeu ». C'est là qu'il débute également des études de mise en scène par correspondance à l'École de Théâtre moscovite de Chtchoukine. Durant cette période, il enseigne également le jeu à l'École de théâtre d'Irkoust.

En 2000, Viripaev présente sa première création, *Les rêves* (SNY), au festival de théâtre documentaire de Moscou, là même où il s'exilera un an plus tard, suite à des pressions des institutions théâtrales d'Irkoust. Cette pièce, basée en surface sur la toxicomanie de ses cinq protagonistes, fonde déjà l'approche para-messianique de Viripaev, tout en fouillant les questions existentielles et spirituelles les plus puissantes, toujours avec cette même ironie si caractéristique. Déjà, on sent toute la tension de l'écriture du dramaturge russe, le paradoxe de l'amour fou et de l'asphyxie, paradoxe qui deviendra central dans *Oxygène*. *Les Rêves* est une pièce construite autour de six thèmes structurés en six tableaux : la Beauté, la Libération, le Nirvana et l'Enfer. Cette structure n'est pas sans rappeler la forme d'*Oxygène*, ordonnée autour de dix commandements bibliques articulant cette fois-ci dix compositions musicales. *Les rêves* connaissent une belle vitalité débutante. En 2001, la pièce est sélectionnée pour représenter la Sibérie au Festival Est-Ouest de la commune de Die en France. En 2002, elle sera d'abord jouée

au Théâtre de la Cité internationale, au Festival de Vienne pour ensuite apparaître au célèbre Royal Court de Londres où le metteur en scène anglais Declan Donnellan y proposera une mise en espace. C'est au courant de la même année que la version bulgare est créée à Varna par Galin Stoev.

Moscovite par exil, Viripaev fonde avec Gramina, Ougarov, Mikhailova et Kourotchkine, le Centre de la pièce nouvelle et sociale Teatr.doc. C'est au sein de ce même groupe qu'il participe en tant qu'acteur à la création d'*Oxygène*, qu'il va écrire dans ce contexte florissant. *Kislod* fera rapidement le tour des festivals internationaux en plus de devenir un des spectacles les plus fréquentés de Moscou. Œuvre traduite en plusieurs langues, c'est en 2004 à Bruxelles que Galin Stoev s'attaque à une version française. Programmé au festival Passages Nancy-2005 et à La Mousson d'été 2005 (France), le spectacle sera acclamé et recevra le prix Festival Émulation Liège-2005.

S'inspirant d'un document d'Antonina Velikanova, patiente psychiatrique internée, Viripaev écrit en 2004 *GENESIS 2* qui sera mis en scène à Moscou par Victor Ryjakov. L'auteur y incarnera le rôle du prophète Jean à sa création. Galin Stoev inaugurera encore la version française de la dernière création de Viripaev. Cette dernière mise en scène sera présentée au 61^e Festival d'Avignon et sera reprise en 2008 au théâtre de la Cité Internationale de Paris. Reprenant encore un thème biblique, Viripaev fusionne l'histoire de Velikanova avec celle, testamentaire, de Lot et sa femme fuyant la ville de Sodome incendiée.

En 2006, sa pièce *Juillet* est créée à Moscou toujours sous la direction de Ryjakov. En 2010, Viripaev met en scène sa plus récente création, *Danse Delhi*, et ce, dans une version polonaise. Au cours de la même année, il met également en scène *Comedia*, le deuxième volet de la trilogie entamée avec *Juillet*. En 2011, il met en scène sa plus récente création, *Illusions*. En plus de sa prolifique carrière d'auteur et de metteur en scène, Viripaev a œuvré dans le monde cinématographique depuis 2008 où il porte par ailleurs *Oxygène* au grand écran. La pièce *Danse-Delhi* a également été mise en film depuis. *Bio rédigée par Nicolas Berzi.*

ŒUVRES DE IVAN VIRIPAËV

ŒUVRES DRAMATURGIQUES

Les enivrés - 2013

Illusions – 2011

Comédia – 2010

Danse "Delhi" – 2009

Juillet (Iyoul) – 2006

Genèse N°2 – 2004

Oxygène (Kislород) – 2002

Le jour de Valentin – 2001

Les Rêves (Sny) – 2000

FILMOGRAPHIE

Réalisateur

2006 : *Euphorie*

2009 : *Oxygène*

2009 : *Court-circuit*

2012 : *Tanets deli*

Scénariste

• 2006 : *Euphorie*

• 2006 : *Boumer 2*

• 2007 : *Le Meilleur Moment de l'année*

• 2007 : *Antonina s'est retournée*

• 2009 : *Oxygène*

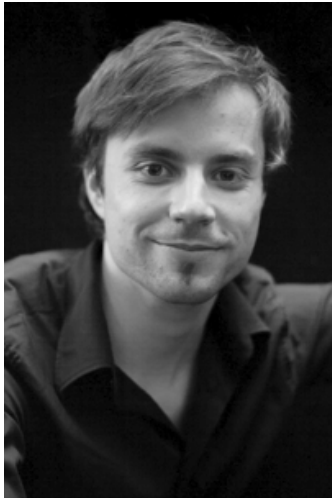
Acteur

2006 : *Boumer 2*

MOT DU METTEUR EN SCÈNE

.....

Viripaev donne une forme moderne à des interrogations récurrentes de l'âge baroque : le monde serait-il un songe ? Que cachent les apparences ?



C'est l'une des dernières œuvres d'Ivan Viripaev que Le Groupe de la Veillée choisit de faire découvrir. Après le volcanique *Oxygène*, présenté durant l'automne 2013, la pièce *Illusions* dévoile cette fois le visage de la maturité de l'auteur le plus en vue de la nouvelle dramaturgie russe.

Du haut de sa quarantaine, Viripaev y délaisse les fracas de la révolte pour produire une réflexion vertigineuse, mais posée sur l'énigme de l'existence. Quatre narrateurs trentenaires se retrouvent par hasard afin de retracer la vie de deux couples disparus qui ont traversé les décennies en se côtoyant, s'aimant et en frôlant l'amour interdit. C'est l'occasion pour la jeune génération de réfléchir sur elle-même au miroir que lui tend la génération qui vient de s'éteindre.

La vérité est-elle accessible ? L'existence a-t-elle un sens ? Comment vivre avec l'autre ? Prenant le contrepied d'un certain théâtre friand d'univers dévastés et de messages univoques, il signe ici une série de contes graves, hilarants et parfois sublimes qui renouvellent notre regard sur le monde contemporain tout en remuant nos inquiétudes ancestrales : le monde serait-il un songe ? Que cachent les apparences ? Ce n'est pas un hasard si la pièce s'ouvre sur une citation tirée de *l'Illusion comique* de Corneille :

Toutefois, si votre âme était assez hardie, Sous une illusion vous pourriez voir sa vie, Et tous ses accidents devant vous exprimés Par des spectres pareils à des corps animés

Margaret, Dennis, Sandra et Albert pourraient bien être les spectres modernes de cette fantasmagorie du XXI^e siècle...

QUI EST FLORENT SIAUD ?

.....

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon et agrégé de Lettres Modernes, Florent Siaud a été dramaturge ou assistant à l'Opéra de Nice, à l'Opéra national de Paris, au Théâtre national Populaire, au Théâtre de la Ville, à la Mozartwoche de Salzbourg, au Musikfest de Bremen, au Théâtre des Champs-Élysées, à l'Opéra Comique, à l'Espace GO, à l'Usine C etc. Il a également enseigné l'histoire du théâtre et de l'opéra à l'École Normale Supérieure de Lyon, l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal. En 2014, il est retenu par l'Académie du Festival international d'Aix-en-Provence pour suivre le workshop « Opération en création » sous la direction de l'auteur anglais Martin Crimp.

Directeur de la compagnie Les songes turbulents, qu'il a créée en 2010, il a mis en scène *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck, *Dido and Aeneas* de Purcell, l'opéra buffa *La Capricciosa Corretta* (Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris) et, en 2013, *Epic Falstaff* de Fabien Waksman (Amphithéâtre de l'Opéra Bastille), *Quartett* de Heiner Müller (prix de la critique pour la meilleure interprétation féminine de la saison à Montréal) et *Il Combattimento di Tancredi e Clorinda* de Monteverdi, créé dans le cadre du Festival Baroque de Pontoise puis diffusé en tournée au Festival de Pâques de Sterzing en Italie, à l'Opéra de Clermont-Ferrand, au Théâtre de Rungis et à la MC2 de Grenoble.

EXTRAITS-CRITIQUES DE SA MISE EN SCÈNE DU QUARTETT DE MÜLLER EN 2013.

« Florent Siaud offre une magnifique mise en scène du Quartett de Heiner Müller, où les deux libertins de Laclos s'achèvent dans un ultime et maléfique combat. (...) Il a fait un travail admirable avec les deux actrices françaises qui maîtrisent à merveille la superbe partition de Müller, mais s'est aussi entouré d'une solide équipe de concepteurs (...). Ils créent de superbes tableaux clairs-obscur où deux bêtes se livrent un dernier et sublime spectacle érotique jusqu'à sa funeste apothéose. Un grand moment de théâtre ! » Voir.ca

« Hors de tout doute, Quartett est l'un des spectacles les plus intelligents de la saison. (...) un autre grand moment de théâtre ... » P. St-Onge, Montheatre.qc.ca

ENTRETIEN AVEC FLORENT SIAUD, EN PRÉSENCE DE CARMEN JOLIN
ET ROSALIE LEBLANC HOULE, ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE.

C.J. *Illusions* est la seconde pièce d'Ivan Viripaev à être présentée par Le Groupe de la Veillée. À quoi les spectateurs doivent-ils s'attendre de cette nouvelle œuvre ?

F.S. Les spectateurs qui vont s'attendre à voir la suite d'*Oxygène* vont sans doute être étonnés par *Illusions* : cette pièce a été écrite huit ans plus tard et nous fait découvrir un pan nouveau de l'œuvre de Viripaev. Après la révolte farouche de la jeunesse, c'est la voix de la maturité qui résonne ici. Elle livre une réflexion posée sur le sens de l'existence et la complexité des relations humaines. Le style du dramaturge russe n'a pas perdu de sa force. Mais au lieu d'agir de façon frontale, il emprunte des détours plus sinueux : sous couvert d'une certaine douceur, il inocule en nous le poison du doute. Il y a peu de dramaturges contemporains qui aient utilisé une technique aussi déroutante : la douceur de la forme nous met en confiance pour, finalement, nous laisser sortir de la salle avec une angoisse existentielle ! Il y a quelque chose de l'ordre du prestidigitateur chez Viripaev : l'air de rien, il génère un vertige profond à partir d'une écriture extrêmement maîtrisée qui avance masquée.

C.J. Est-ce que tu parles ici d'une stratégie dans la structure et dans la forme principalement ?

F.S. Le sens de la pièce réside moins dans la morale apparente que contient chaque récit que dans la façon dont, structurellement, ils se répondent les uns aux autres, se contredisent, se complètent ou s'annulent. En fin de course, difficile de démêler le vrai du faux : illusion et vérité deviennent des notions toutes relatives ! On s'achemine presque vers une sorte d'indécision générale. Ça n'est pas forcément du nihilisme, parce que le théâtre de Viripaev est habité par une profonde spiritualité. Le fait est, en tous les cas, que le dramaturge ne nous donne pas de réponse. Il dépose plutôt en nous une sorte de doute lumineux dont j'espère qu'il continuera à accompagner le spectateur à la sortie du spectacle.

C.J. D'après toi pourquoi ce titre d'*Illusions* ?

F.S. Le titre *Illusions* au pluriel laisse supposer que tout n'est que faux-semblants, mensonges, erreur de perspective. Pour autant, il ne nous laisse pas croire que, derrière les apparences trompeuses, il y aurait une vérité stable et cachée, à retrouver. Il suggère plutôt qu'il nous est impossible d'accéder à la vérité, que celle-ci n'existe peut-être même pas en soi, qu'elle ne s'approche qu'à travers l'expérience que nous, être subjectifs, nous pouvons en faire. L'illusion,

c'est l'envers d'un monde paradoxalement sans endroit, un envers qui se cherche indéfiniment, qui est complexe et dont on ne peut témoigner que par le filtre de notre regard, de notre sensibilité, de nos représentations.

C.J. Viripaev témoigne dans ses textes – c'est ce que je ressens à leur lecture – d'une sensibilité philosophique forte et éclairée sur notre monde actuel; il en ressort une sorte de sagesse profonde; un jour il expose nos faiblesses, il frappe violemment son poing sur la table puis, dans une autre pièce, il se fait accueillant et tendre devant les inévitables contradictions de l'humanité; révolté et humaniste à la fois ?

F.S. Viripaev nous invite à cultiver une double posture à l'égard du monde. D'abord la posture d'un détachement intérieur, selon lequel la vie consiste en une multitude de points de vue sans qu'il y ait nécessairement de vérité à laquelle se rattacher définitivement. Ensuite, une posture engagée et vivante, qui nous invite à trouver avec intégrité et exigence notre propre place au présent. Nous vivons dans un univers en proie à une crise d'ordre économique, politique, sociale et philosophique : dans notre monde en déroute où la jeunesse peine à comprendre quelles peuvent être ses perspectives d'avenir, faut-il se fier à une transcendance – quelle qu'elle soit – ou renoncer à la simple idée qu'elle existe ? Faut-il s'inventer de nouvelles valeurs ou bâtir sa vie sur la ruine des idéologies ? Selon quelles règles vivre avec l'autre, dans un monde où les lois, les systèmes étatiques et les religions sont en crise ? À travers une dramaturgie enveloppante, Viripaev fait rôder le spectre du nihilisme tout en gardant la porte ouverte à une forme de calme, de sagesse intérieure. À nous de choisir. Il ne décide de rien pour nous et nous renvoie à notre propre responsabilité.

C.J. Comment prévois-tu rendre tangible cette perspective du monde proposée par Viripaev ?

F.S. Avec le scénographe Romain Fabre, nous tentons de créer un dispositif englobant où cette interrogation existentielle puisse résonner avec insistance et puissance. Après avoir envisagé plusieurs scénarios, nous en sommes venus à l'idée qu'il fallait créer un espace commun entre le spectateur et les acteurs pour instituer ce que j'appellerais une communauté : non pas des acteurs en représentation d'un côté et des spectateurs venus assister à cette représentation, de l'autre ; mais plutôt une assemblée d'individus devant son unité éphémère au fait de se questionner ensemble, pendant une heure et demie, sur le sens de la vie, à partir de la vingtaine de récits déployés par Viripaev. De là est venu le rêve d'une grande boîte bleue, concrète et onirique tout à la fois.

C.J. Concrètement, la pièce présente deux hommes et deux femmes racontant, dans une vingtaine de récits, la vie de deux autres couples plus âgées d'eux d'une quarantaine d'années. Qui sont-ils ?

F.S. Dennis et Sandra, Margaret et Albert forment deux couples aux parcours qui cohabitent, se croisent voire se frôlent dangereusement. Rien ne dit explicitement que les narrateurs soient organisés en couples ou qu'ils soient eux-mêmes les personnages dont ils racontent les vies. Mais l'analogie entre ceux qui racontent et ceux qui ont vécu est forcément tentante. Ces quatre narrateurs parlent-ils d'eux-mêmes ? Dans ce cas, ils le feraient en faisant l'expérience d'une étrangeté à leur propre vie, parlant d'eux comme d'étrangers, un procédé que Viripaev utilise d'ailleurs dans son autre pièce *Le jour de Valentin*. J'ai l'impression que le dramaturge russe cherche à mettre en lumière la façon dont nous devenons différents de ce que nous avons été et dont, de seconde en seconde, nous devenons étrangers à nous-mêmes et donc au regard que nous portons sur le monde. Notre identité est en perpétuel devenir, à la fois stable et changeante, si bien que s'interroger sur elle, c'est s'abandonner à un voyage intérieur entre les différentes possibilités qui nous traversent dans une vie.

C.J. Est-ce qu'on peut dire que l'amour est un motif central dans *Illusions* ?

F.S. Oui, le motif de l'amour est essentiel dans *Illusions* parce qu'il entre en ligne de compte pour éclairer la question centrale de la pièce : l'existence a-t-elle un sens ? À travers ces personnages, les narrateurs se demandent dans quelle mesure on peut répondre à cette question à la lueur de l'amour. À plusieurs reprises, on a l'impression que les personnages pourraient passer sur terre sans trouver de sens à leur existence et se replier dans une solitude aussi stérile que vaine. L'amour est alors invoqué comme étant cette faculté qui nous met en relation avec les autres, qui nous projette hors de nous-mêmes, nous ouvrant du même coup au monde. Cela dit, Viripaev n'évite pas les risques de cette projection hors de soi : à partir du moment où l'amour est projection, il est aussi faux-semblant, illusion, fantôme. En nous conduisant vers l'autre, il ne se contente pas de nous révéler ; il nous fait faire l'expérience terrible de l'inadéquation, de la différence, de l'impossible fusion avec celui qui n'est pas nous. C'est ce que raconte avec pudeur l'un des contes proposés par la première femme : un jour pendant les vacances de Noël, Dennis vit soudain une sorte d'épiphanie en contemplant les étoiles de décembre quand, au même moment, sa femme Sandra est frappée par le morcèlement du monde et le non-sens de l'existence. Dans le silence d'un salon plongé dans l'obscurité, deux êtres sont là ; l'un est exalté,

l'autre dévasté : c'est le mystère du couple selon Viripaev. Être ensemble et ailleurs, en même temps.

C.J. Ne pourrait-on pas y voir aussi que l'amour est composé d'un spectre très large d'expériences humaines, surprenantes, inattendues; que l'amour lui-même est façonné de toutes ces imperfections, demi-vérités, tous ces mensonges, secrets, désirs; que l'amour nous traverse par des voies inattendues, surprenantes, cachées, camouflées et que c'est à travers cette circulation complexe dans notre sang même que nos vies imparfaites sont nourries, sont enrichies de cette complexité, au prix d'un grand vertige.

Pause

R.L.H. En répétitions, tu as mentionné cette citation de Galin Stoev sur les textes de Viripaev : « la tragédie ne se montre pas comme phénomène extérieur à nous, lointain, elle procède de l'intime, mais se vit de l'intérieur ». Je voulais savoir où se situait le tragique dans *Illusions* ?

F.S. Avec son ton calme et apaisé, la pièce n'a pas l'air d'investir le terrain du tragique. Pourtant, ce n'est qu'une... illusion, si j'ose dire ! Chez Viripaev, le tragique n'a pas une expression aussi ostentatoire que chez certains grands dramaturges du répertoire. Bien sûr, on pourrait faire certains parallèles troublants : par exemple, *Illusions* se termine avec quatre récits de morts ; et je ne peux m'empêcher de les comparer aux récits de morts en série qui clôturent des tragédies de Shakespeare comme *Othello* ou *Le Roi Lear*. Mais, au-delà de ces ressemblances, il est clair que Viripaev n'est pas séduit par le côté spectaculaire du tragique. Il le cherche plutôt ailleurs, dans nos petits dilemmes quotidiens, dans nos erreurs spontanées de jugements, dans nos mensonges improvisés qui accouchent parfois de cataclysmes insoupçonnés, dans la force torrentielle et difficile à contenir de notre désir. Viripaev se met à l'écoute de la façon dont, tous les jours, le tragique agit en chacun de nous.

R.L.H. Il y a donc, chez Viripaev, une certaine remise en question d'une tradition théâtrale et ça doit se refléter dans le jeu des acteurs...

F.S. En effet Viripaev se méfie d'une certaine tradition théâtrale. Il n'y a pas ici d'action, de combat ou de conflit explicites comme il y en avait dans la plupart des pièces jusqu'au début du XX^e siècle. Et pourtant, on ne peut pas dire que son théâtre soit abstrait ou conceptuel. Il y a bien chez lui des péripéties, mais elles interviennent dans la façon dont les récits se contredisent, ou s'éclairent rétroactivement. Plus encore, il y a dans le théâtre de Viripaev une véritable action de la pensée. Les quatre narrateurs d'*Illusions* nous font écouter des êtres

pensants qui tentent vigoureusement de surmonter les dilemmes qui les troublent, d'apprivoiser le mensonge, de refouler des désirs interdits, de redéfinir leur conception de la vie au contact de ce qu'ils vivent à chaque instant. Chacun d'eux se livre constamment à des efforts de pensée considérables, presque sportifs, pour se réajuster au monde, se comprendre eux-mêmes et comprendre l'autre. Ils sont portés par l'énergie et la fatigue du doute.

C.J. Est-ce l'axe que tu vas emprunter ?

F.S. C'est l'un des axes possibles. Cela veut dire que la scène est un espace de la pensée. Non pas seulement un espace abstrait, mais un espace où la pensée se manifeste dans ce qu'elle a de physique, de contradictoire, d'énergique, d'agissant. Chez Viripaev, chacun trouve au fond la justification de son existence dans le fait de penser. C'est ce qui est d'une beauté saisissante dans son théâtre. À l'heure où l'endoctrinement, c'est-à-dire l'anesthésie de la pensée vivante, reprend ses droits dans le monde, il nous dit que la raison d'être de l'être humain c'est d'exister à travers un constat effort de pensée.

C.J. Ici, on est face à un univers théâtral presque sans mouvement, stable, sans dialogue. Comment «cet effort de la pensée» pourra se traduire théâtralement dans *Illusions* ?

F.S. Viripaev ne convoque que deux hommes et deux femmes qui ne « sont venus que pour raconter des histoires » et qui, à la limite, se réduisent donc presque à leur fonction. Mais ce qui m'intéresse pourtant en eux, c'est que ce sont des narrateurs traversés par des récits, par des souvenirs, par une volonté de témoigner. Je me pose la question des points de jonction qui se créent entre eux, de la nécessité qui les réunit pour partager avec le public une communauté d'histoires, de la puissance du désir qui, éventuellement, circule de l'un à l'autre. J'aime à penser que ces quatre narrateurs sont faits d'une alchimie étrange : à la fois enveloppe immatérielle de portes-voix et d'être de rêves, mais aussi personnes de chair et de sang, doubles du spectateur dans cette enquête sans réponse sur le sens de l'existence et les turbulences de l'amour. *Illusions* c'est la caisse de résonance de la crise spirituelle que traverse notre monde en déroute.

LES INTERPRÈTES

.....

DAVID BOUTIN



Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre en 1996, David Boutin est un acteur très sollicité. Au théâtre, il joue dans une vingtaine de productions dans lesquelles il tient des premiers rôles. Il travaille notamment sous la direction de Martine Beaulne, Éric Jean, Michel Monty, Fernand Rainville, Alice Ronfard et Wajdi Mouawad. En 2005, il est en nomination à la Soirée des Masques pour son rôle d'Eddy dans *Gagarin Way* (La Manufacture, 2003). Au Théâtre d'Aujourd'hui, on le voit dans *Cornemuse* de Larry Tremblay, mis en scène par Éric Jean. On le retrouve sous la direction d'Alice Ronfard dans *L'Imposture* (TNM, 2009), puis dans *Le Pillowman* (La Manufacture, 2010), sous la direction de Claude Poissant dans *Tristesse Animal Noir* (Espace Go, 2012), au TNM dans *Christine, la Reine-Garçon* (2012) et *L'histoire du roi Lear* (m.e.s Denis Marleau, 2012). Plus récemment, on le voit dans *Marie Tudor* (Théâtre Denis Pelletier, 2014) et *Villa Dolorosa* mis en scène par Martin Faucher à l' Espace Go (2014).

À la télévision, David Boutin joue dans une douzaine de séries dont *Tag I et II* (1999), *Bunker*, *le Cirque* (2001), *Temps Dur* (2003), *Rumeurs* et *Le Gentleman* (2009-2013) Actuellement il est de la distribution de la série *Nouvelle adresse*, sur les ondes de Radio-Canada.

Au cinéma, on a pu le voir dans les films *Le Secret de ma Mère* et *La Ligne Brisée*. Il a en outre joué dans une quinzaine de films, notamment *La Comtesse de Bâton-Rouge* (1998), *Hochelaga* (2000), *Le Ciel sur la Tête* (2001), *Mariages* (2001), *La Grande Séduction* (2003), *Littoral* (2004) et *Décharge* (2011).

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE



Evelyne de la Chenelière, auteure et comédienne, a écrit plusieurs pièces montées au Québec ainsi qu'à l'étranger, et traduites en plusieurs langues. Que l'on pense à *Des fraises en Janvier*, *Henri & Margaux*, *Aphrodite en 04*, *L'Héritage de Darwin*, *Bashir Lazhar* (adapté au cinéma par Philippe Falardeau) ou *Le plan américain* (récipiendaire du prix de la meilleure pièce du Festival Primeurs à Saarbrücken en Allemagne en 2009), sa création est une méticuleuse observation de la nature humaine. En 2006, elle reçoit le prix littéraire du Gouverneur général pour son recueil intitulé *Désordre public*. En 2009, la pièce *Les pieds des anges* a été

nominée pour le Prix Littéraire du Gouverneur Général (2009) et Le Grand Prix de littérature dramatique (2010). Sa pièce *L'imposture*, également finaliste du Prix du Gouverneur général (2010) a été présentée à l'automne 2009 au TNM, dans une mise en scène d'Alice Ronfard.

Découverte au théâtre par Jean-Pierre Ronfard, elle a depuis été de plusieurs productions au Nouveau Théâtre Expérimental et elle y travaille régulièrement en tandem avec Daniel Brière. Leur dernière création, *Ronfard, nu devant son miroir*, a été présentée en mars 2011 à l'Espace libre. En 2011, elle publie également un premier roman, *La concordance des temps*, aux éditions Leméac. Ce roman est adapté au théâtre et joué à l'usine C en décembre 2013. En 2012, sa pièce *Une vie pour deux* (La chair et autres fragments de l'amour), est créée à Espace Go, reprise au Centre National des Arts et fera l'objet d'une tournée en 2015. Son dernier texte, *Lumières, lumières, lumières*, a été mis en scène par Denis Marleau à l'automne 2014. Il s'agit du spectacle qui marque le début d'une résidence artistique de trois ans au théâtre Espace Go.

En tant qu'actrice, elle a été dirigée au théâtre par Jean-Pierre Ronfard, Jérémie Niel, Brigitte Haentjens, Daniel Brière, Alice Ronfard et Marie Brassard.

MARIE-EVE PELLETIER



Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1999, Marie-Eve Pelletier est comédienne, chanteuse et danseuse. Depuis plus de 10 ans, elle se distingue sur la scène montréalaise par sa multidisciplinarité. Elle débute en 2000 dans *Code 99* et joue par la suite dans plus d'une trentaine de productions dont : en 2004, *Les Femmes savantes* sous la direction de Martin Faucher, *Cabaret* mis en scène par Denise Filiatrault et l'année suivante *La Savetière prodigieuse* mis en scène par Martine Beaulne et *Une Adoration* mis en scène par Lorraine Pintal. Plus récemment, Marie-Eve a fait partie du chœur de Pierre Lapointe dans *Mutantès* (2008), elle interprète Cindy dans *Sauce Brune* (2008, 2010) avec la compagnie Simoniaques - Théâtre dont elle est membre fondatrice -, Margot dans *La Reine Margot* mis en scène par Marie-Josée Bastien et Lucy Brown dans l'*Opéra de quat'sous* dirigé par Robert Bellefeuille (2010). À l'automne 2012 on peut la voir au théâtre Prospero dans une production de la Veillée, *Blackbird* de David Harrower (mis en scène par Téo Spsychalski). En 2012, elle participe également à la tournée montréalaise du Festival du Jamais lu sous la direction de Martin Faucher. En décembre 2012, on la voit dans la pièce *Les Brassières Shop* sous la direction de Marie-Josée Bastien au Théâtre Quat'sous. À la télévision, on a pu la voir dans les téléromans *Quatre et demi*, *Destinées*, *Les hauts et les bas* de Sophie Paquin, *Toute la vérité* et plus récemment dans *Trauma* de François Gingras, diffusé sur Radio-Canada.

En outre, depuis 2010, Marie-Eve Pelletier enseigne la voix et la diction au Conservatoire d'art dramatique de Québec.

PAUL AHMARANI



Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1993, Paul Ahmarani est un acteur polyvalent aux multiples facettes. Les cinéphiles québécois découvrent son talent dans les films *La moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau (Jutra 2001 de la meilleure interprétation masculine), *Le marais* de Kim Nguyen (2002), deux films de Sébastien Rose : *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* (2002) et *La vie avec mon père* (2004), *Congorama* de Philippe Falardeau (Jutra 2007 de la meilleure interprétation masculine), *Capitalisme sentimental* d'Olivier Asselin (2007), ainsi que *Mars Avril* de Martin Villeneuve (2012).

À la télévision, il fait partie de la distribution des séries *Bunker*, *Le cirque*, *La job*, *Toute la vérité*, *Trauma*, *30 vies*, *La Galère*, et *L'appart du 5^{ième}*.

Au théâtre, il joue dans *La tempête* de William Shakespeare (mise en scène de Denise Guilbault, Victor Pilon et Michel Lemieux, TNM, 2005), *Blasté* de Sarah Kane (mise en scène de Brigitte Haentjens, Usine C, 2008) et *Woyzeck* de Georg Büchner (mise en scène de Brigitte Haentjens, Usine C, 2009). Il a aussi incarné des rôles marquants dans le solo *Exécuteur 14* d'Adel Hakim (mise en scène de Peter Bataklijev, Usine C, 2010), *L'enclos de l'éléphant* (Espace Libre, 2011) et *Cantate de guerre* (Théâtre d'Aujourd'hui, 2011). Avec La Veillée, il collabore à *Cœur de chien* de Boulgakov en 2009, à *La noce* de Bertolt Brecht (2011 et 2012) et à *La danse de mort* en 2012, toutes mises en scène par Gregory Hlady, et présentées au théâtre Prospero. On le retrouve au théâtre Prospero en septembre 2014, avec la compagnie Le TON, où il joue dans *City* d'Alessandro Baricco (mise en scène de Christel Marchand).

LES CONCEPTEURS

.....

ROMAIN FABRE / Scénographie et costumes

Diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada, Romain se consacre aussi bien à la conception de décor que de costume. Il travaille avec Olivier Kemeid et la compagnie Trois Tristes Tigres, depuis leur premier texte jusqu'à plus récemment *Moi dans les ruines rouges du siècle* (2012), ou *Furieux et désespérés* (2013), écrit et mis en scène par Olivier Kemeid, Théâtre d'aujourd'hui, 2012 et 2013. Il a aussi collaboré notamment avec Claude Poissant (*Tom à la ferme* de Michel Marc Bouchard, Théâtre d'Aujourd'hui 2011; *Je voudrai me déposer la tête* de Jonathan Harnois; Espace GO, 2007); Martin Faucher (*Disparu(e)s*, de Frédéric Sonntag, théâtre Prospero, 2012); Marc Beaupré (*Don Juan uncensored*, d'après Molière, Théâtre La Chapelle 2012; *Samedi il pleuvait*, d'Annick Lefebvre, Théâtre aux Écuries, 2013), ou encore Sylvain Bélanger et Catherine Vidal. Parallèlement il intervient régulièrement dans le domaine scolaire et universitaire.

DAVID B. RICARD / Vidéo

David B. Ricard est né au Bic en 1984. Après avoir grandi en banlieue de la ville de Québec et avoir complété des études universitaires à l'Université de Montréal en études cinématographiques et en philosophie, il s'est d'abord lancé dans la technique de cinéma dans la métropole. À la suite de maints tournages, emplois techniques et réalisations semi-professionnelles (Heptagone, 3 minutes, 2005; Elle me jeta un sort, 12 minutes, 2007; Mauvaise, 5 minutes, 2010; Le cul des autres, 22 minutes, 2011), il a fait son retour dans la Capitale en 2012. Depuis, il se consacre à la création vidéo sur des projets variés : réalisateur-monteur sur des films corporatifs et culturels (Ex Muro, Cooke-Sasseville, Fullbag, La Balade, Skylift Québec, etc.), réalisateur de vidéoclips (Éric D'Orion, Oli Laroche, Francky Seven), directeur photo (Le Pool), créateur vidéo pour la scène (Quartett, Montréal, 2013; Combattimento, Paris, 2014; Illusions, Montréal, 2015), ainsi que réalisateur de fiction (Eureka, 7 minutes, 2015) et de documentaire (Surfer sur la grâce, 1 h 20, 2015).

JULIEN ÉCLANCHER / Son

Julien Éclancher est diplômé d'un BTS en audiovisuel spécialisé en son (LISA, Angoulême), d'une licence en Cinéma et Arts du Spectacle (Bordeaux III) et d'une maîtrise recherche-crédation en média expérimental (UQAM) dans laquelle il a développé une approche particulière du concept d'espace sonore et de narrativité audio.

Spécialisé dans les problématiques liées à la narrativité sonore, à l'espace et au traitement de la voix amplifiée, il travaille au théâtre avec Denis Marleau et Stéphanie Jasmin (*Lumière lumière lumière*, Espace GO, 2014; *L'Histoire du Roi Lear*, TNM, 2012), Florent Siaud (*Quartett*, La Chapelle, 2013) et, au cinéma avec Philippe Grégoire (*Aquarium*, 2011; *Qu'un seul homme*, 2014). Il a proposé en 2013 sa première installation sonore : *Point d'Écoute Impossible*, suivie d'une série de conférences. Julien intervient à l'UQAM dans divers cours de création sonore.

NICOLAS DESCÔTEAUX / Éclairages

Officiant dans les arts de la scène depuis de nombreuses années, Nicolas Descôteaux a à son crédit plus d'une centaine de conceptions d'éclairages tous pour des créations originales et plus d'une cinquantaine d'évènements spéciaux à travers le monde. Il applique sa sensibilité et son expertise technique pour conceptualiser une vaste variété de productions en théâtre, en art du cirque, en opéra ou encore en muséologie. Son style est inspiré par le contraste des rythmes et des émotions et par l'évocation de la beauté et de la vérité. Dansant avec les impressions, les perceptions et le ressenti, sa touche délicate d'ombre et de lumière peint les artistes comme les décors sur scène pour créer une image tridimensionnelle et rejoindre les spectateurs. Toujours à la recherche de nouvelles idées et de techniques, continuant à développer sa propre esthétique à travers de précieuses collaborations avec des créateurs de renom, Nicolas poursuit sa quête de peintre de l'éphémère.

Récemment il a créé, entre autres, les lumières pour *ID Arena*, un spectacle conçu pour les arénes en Russie, *Quai Ouest* à L'Opéra du Rhin à Strasbourg, *Othello* au Centre Segal, *L'histoire révélé* du Canada, un trilogie de 7 heures, *Barbu* un cabaret de cirque, *Fleuve* une exposition, *Berlin m'appelle...* une performance, L'opéra *Les dialogues des Carmélites*, l'opéra *Combattimento* et la pièce *Quarttet* tous deux mis en scène par Florent Siaud.

En nomination pour ses créations d'éclairages par l'Académie québécoise du théâtre en 1995 et 1998, et boursier du Conseil des arts et des lettres du Québec, en 1999, 2001 et 2010, pour des recherches sur la lumière et son application à la scène; il continue à parfaire son art tant à Montréal que sur les scènes du monde. Toujours fasciné par la lumière, la photographie est maintenant une extension à sa carrière de créateur.

ROSALIE LEBLANC HOULE / Assistance à la mise en scène

Complétant une formation en Études théâtrales à l'École Supérieure de théâtre de l'UQAM, Rosalie a collaboré à de nombreux projets au sein de l'école de théâtre revêtissant la posture d'auteure, de technicienne, de dramaturge et de performeuse, sous la direction de professeurs tels qu'Angela Konrad et Stéphane Lépine. Membre et co-fondatrice du collectif du Théâtre du Zèle, elle a participé à la création de plusieurs spectacles de théâtre documentaire en tant qu'auteure et performeuse dont *Off Course!* (2012) et *Have Fun!* (2013) présentés au Festival Fringe et à Vue sur la Relève. Parallèlement, Rosalie mène des recherches sur la question de l'usage de dispositifs technologiques sur la scène contemporaine. Sous la direction de Josette Féral, elle participe à l'organisation du colloque international Corps en scène : l'acteur face aux écrans (Paris 2015) et se charge à ce titre d'une publication liée au colloque. *Illusions* constitue sa première expérience d'assistantat à la mise en scène.

.....

EXTRAITS DE LA PIÈCE ILLUSIONS

Deuxième femme. – Et voilà qu'un jour Albert est rentré à la maison après une promenade, s'est assis sur une chaise au milieu de la pièce, a appelé sa femme Margaret pour qu'elle vienne s'asseoir en face de lui dans un fauteuil en rotin, et quand elle est venue et s'est assise face à lui dans le fauteuil en rotin, il a dit :

– Je veux parler avec toi, Margaret. C'est très important. Toi et moi, ça fait longtemps qu'on n'a pas discuté des choses importantes, pas vrai ?

– Toi et moi, si tu veux mon avis, on a jamais discuté de choses importantes, lui a répondu Margaret.

C'était une femme dotée d'un très bon sens de l'humour. – C'est, assurément, drôle, a dit Albert.

Et ensuite il a continué.

– Je veux te dire, Margaret, qu'il se trouve que je suis tombé amoureux d'une autre femme. Il m'est difficile de t'en parler, mais nous avons vécu ensemble cinquante-quatre ans et je ne t'ai jamais trahie sérieusement. Je te respecte beaucoup, tu es la mère de mes enfants...

– Et la grand-mère de tes petits-enfants, l’a interrompu Margaret.

C’était une femme dotée d’un bon sens de l’humour.

– Eh bien voilà. Je suis obligé de te dire une vérité très désagréable. Margaret, pour la première fois dans ma vie j’ai compris ce qu’est l’amour. Ce qu’est le véritable amour, celui-là même que décrit la littérature, celui dont tout le monde rêve dans sa jeunesse et que personne ne trouve, et alors tout le monde se satisfait de ce qu’il a sous la main. N’ayant pas trouvé le véritable amour, nous déduisons qu’il n’existe pas du tout, que tout ça n’est qu’une fiction littéraire, et alors nous épousons celui qui est à côté, qui est réel, qui est à portée de main et ensuite nous vivons avec lui, ou avec elle toute notre vie, en pensant que voilà c’est donc tout ce dont l’humanité est capable, que voilà c’est donc ça tout l’amour qui peut exister, mais en vérité l’amour est tout autre. Il n’est pas ainsi, il n’est pas comme ça. Il est quelque chose de complètement autre. Il existe, Margaret. Simplement à toi et moi il ne nous a pas été donné de l’éprouver, et nous avons vécu l’un avec l’autre pendant cinquante-quatre ans en pensant que ce que nous ressentions l’un pour l’autre, c’était ça l’amour, mais tout ça c’était pas ça. Pas ce sentiment-là. L’amour est tout autre, il a une autre odeur, il a d’autres vibrations, il a un goût différent, une couleur différente, je ne l’ai compris qu’aujourd’hui, Margaret. Je n’ai pu découvrir ça qu’à la fin de ma vie, mais je suis heureux que, même à la fin de ma vie, ça me soit arrivé. Je suis heureux bien que j’aie sincèrement pitié de toi Margaret. Je ne veux pas avoir l’air ingrat, tu m’as offert tes meilleures années, qu’est-ce que je dis ! Tu m’as offert toute ta vie et je te suis reconnaissant sans limite, j’apprécie beaucoup ça, tu es la personne qui m’est la plus proche dans la vie, tu l’as toujours été et tu le resteras toujours, mais Margaret je ne t’ai jamais aimée et tu ne m’as jamais aimé, ça aussi je le comprends maintenant, crois-moi, nous ne nous aimions pas l’un l’autre de cet amour dont tout le monde rêve dans sa jeunesse et qui n’arrive quasiment à personne, alors qu’à moi voilà c’est arrivé. Je suis heureux, Margaret. Je suis tombé amoureux pour la première fois dans ma vie. Mais je suis tombé amoureux d’une autre femme, pardonne-moi.

Et après avoir dit tout cela, Albert s’est tu.

Et là, une certaine pause s’est naturellement imposée. Pas très longue.

DEUXIEME FEMME. – Et voilà, pendant qu’Albert prononçait son monologue sur l’amour, elle l’écoutait et dans le même temps pensait, quelque chose du genre : « Mon

Dieu, ce n'est qu'un vieux péteur, ça me servirait à quoi de lui répondre quelque chose, peu importe ce qu'il raconte. Il veut juste me taquiner, et c'est tout. D'ailleurs ça me servirait à quoi que je réagisse à toutes ses foutaises sur l'amour. Chacun de nous a déjà un pied dans la tombe, ça nous servirait à quoi d'ailleurs d'éclaircir quoique ce soit et de débarrasser notre linge, maintenant qu'il est déjà trop tard. Je ferai mieux de me taire et de ne pas fournir un pré-texte, à ce vieil imbécile de jouer ici les jeunes amants ». C'est cela qu'elle a pensé. Mais en réalité, il s'est trouvé, allez savoir pourquoi, que tout ce discours pathétique d'Albert sur l'amour a allez savoir pourquoi atteint Margaret. Et bien que c'était une femme très intelligente et dotée d'un bon sens de l'humour, à ce moment précis, l'intelligence et l'humour, lui ont fait défaut allez savoir pourquoi, et bien qu'elle ait pensé qu'elle n'allait pas répondre à ce vieil imbécile, tout de suite après avoir pensé qu'elle n'allait pas lui répondre, elle a bel et bien répondu.

Elle a dit cela :

– Je veux juste te dire, à toi Albert, qu'il ne faut pas juger les autres par rapport à soi. Si à toi pendant toute ta vie il ne t'a pas été accordé de découvrir ce qu'est l'amour, alors, excuse-moi, ça ne signifie pas du tout que la même chose soit arrivée aux autres.

– « Aux autres », c'est de toi-même que tu parles, c'est ça ? a dit Albert.

– Oui c'est de moi-même que je parle, a répondu Margaret.

– Ce qui signifie que tu veux dire que tu as réussi à éprouver un véritable amour, c'est ça ?

– Oui, c'est précisément ça que je veux dire.

– Là, Albert, s'est approché d'elle, s'est agenouillé devant elle, s'est couvert le visage de ses mains, est découvert son visage, a regardé Margaret et a dit :

– Je regrette, beaucoup Margaret. Mais, hélas, tu as seulement l'impression que tu m'aimes. Plus exactement, bien sûr, tu m'aimes, comme moi je t'aime, mais, Margaret, pardonne-moi, je parle d'un amour tout autre, d'un amour que nous n'avons pas réussi à éprouver l'un pour l'autre.

– Mais, pourquoi tu recommences à parler pour les autres, Albert. Tu n'as pas réussi, mais les autres ont peut-être réussi.

– Non, Margaret « les autres », c'est-à-dire toi, n'ont pas réussi non plus, parce que le véritable amour ne peut être que réciproque et ça je ne l'ai littéralement compris qu'aujourd'hui. L'amour ne peut être que réciproque, et si une personne en aime une autre, et que cette personne ne l'aime pas, ce n'est pas de l'amour.



Source | Le Groupe de la Veillée

BILLETTERIE

514 526.6582 | billetterie@laveillee.qc.ca

HORAIRE DES SPECTACLES

mardi jeudi vendredi 20 h | mercredi 19 h | samedi 16 h

Relations de presse

Karine Cousineau Communications

514 382 4844 philippe@karinecousineaucommunications.com

THÉÂTRE
PROSPERO

1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
ACHAT EN LIGNE
THEATREPROSPERO.COM